



NON- GUILLAUME
HARTMANN
RETOUR

Guillaume Hartmann

Non-retour

© Guillaume Hartmann, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7945-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Jour sombre.

Tout le monde attendait. Il y avait dans cette salle un silence de plomb que personne n'osait briser. En y réfléchissant, je pense plutôt que personne ne ressentait l'envie de dire quoi que ce soit. Qu'est-ce qu'il y avait à dire de toute façon ? Nous étions réunis pour quelque chose dont nous nous serions tous bien passé. Certains plus que d'autres. J'observais l'ensemble de l'assemblée. La plupart avait les yeux fixés dans le vide. À quoi pensaient-ils ? Je n'en sais rien et pour tout avouer, je m'en fichais pas mal. Je ne connaissais pas la moitié d'entre eux et ignorais les réelles motivations de leur venue. Était-ce par compassion ? Par sentiment de redevabilité ? Après tout, personne ne les avait obligés à venir. Au moins eux étaient là, aurait-on pu me dire, contrairement à d'autres.

C'était un vendredi matin, en plein mois d'Août 2014. D'habitude j'aime ce jour de fin de semaine, qui plus est en cette saison. Je me souviens qu'à l'extérieur le soleil était au rendez-vous, même si la pluie aurait été plus appropriée à l'atmosphère qui régnait ici autour de moi. Je faisais partie de ceux qui se trouvaient assis aux premiers rangs de la salle. Un privilège dont je me serais bien passé car dans ce genre de moment, si vous êtes devant c'est parce que vous êtes parmi les personnes directement impactées par ce qu'il se passe. Les gens du fond vous regardent avec pitié et vous lisez dans leurs yeux ô combien ils sont finalement ravis de ne pas être à votre place. Personne n'aime vivre ce genre de jour. À part les types un peu timbrés j'imagine.

Je décidai à mon tour de regarder droit devant moi. Je me mis à repenser aux derniers mois qui avaient précédés cette journée. J'avais redouté cet instant jusqu'au bout. Espérant par je ne sais quel miracle qu'on allait pouvoir l'éviter et continuer de vivre comme si rien ne s'était passé. Comme si rien de tout cela n'était jamais arrivé. La réalité nous avait cependant rattrapés. Elle n'épargne personne. Jamais nous n'aurions pensé que les choses iraient aussi vite. À peine une année s'était écoulée entre le jour où nous avons appris la nouvelle et ce

funeste vendredi. Désormais les regrets prenaient place et nous laissaient réfléchir à tout ce qu'on aurait pu faire avant que cela n'arrive. Ces souvenirs qui ne pourront se créer. Ces instants qui n'auront lieu que dans notre imaginaire.

Je n'avais jamais été réellement confronté à ce genre de chose auparavant. Du moins, pas de façon aussi proche. Jusqu'à ce jour, cela n'avait concerné que des personnes éloignées qui ne faisaient partie de la famille que de nom. Ma vie ne s'en retrouvait pas plus troublée que ça. Les choses étaient différentes en ce vendredi. Il fallait bien que cela finisse par arriver. Cela me paraissait pourtant tellement injuste.

Une musique retentit. Je ne la connaissais pas. On aurait dit un genre de blues. Je ne suis pas vraiment un spécialiste en la matière. La forte voix féminine semblait illustrer une tristesse lourde à porter. Elle annonçait le fardeau avec lequel nous allions devoir vivre mes proches et moi désormais. Mécaniquement, les gens se retournèrent vers l'entrée du bâtiment. Il était là.

Quatre hommes portaient le cercueil. Après être restés quelques instants à l'entrée de l'église, ils commencèrent à se diriger vers les premiers rangs. Ils avançaient d'un pas lent, suivis par le regard des quelques deux cents personnes qui assistaient à la cérémonie. Les premiers pleurs se firent entendre. Mon visage restait fermé, témoignant à la fois de l'incompréhension et de la colère face à cette vie qui avait été fauchée bien plus tôt que ce qu'elle n'aurait dû. Les porteurs arrivèrent à notre hauteur. Ils posèrent le cercueil et repartirent. Je me trouvais juste à sa gauche. C'étaient les derniers instants que je passais aux côtés de ma tante.

Karen aurait eu 45 ans moins d'un mois après ce jour. C'était une femme aux cheveux blonds et aux yeux verts qui ne se lassait jamais de la vie. J'ai toujours été marqué par son élégance et sa facilité à attirer la sympathie. Lorsqu'on l'observait, on ne pouvait croire sans difficulté à quel point sa jeunesse avait été compliquée. Fille unique d'une relation sans lendemain, elle avait appris dès son enfance à se débrouiller seule. Cependant, l'absence totale d'affection à son égard avait créé en elle un besoin d'amour tel qu'il l'avait souvent conduit vers des hommes volages et destructeurs. Jusqu'au jour où elle rencontra un autre écorché de la vie : mon oncle. Conscients tous les deux des blessures de l'autre, ils s'étaient pour ainsi dire soignés mutuellement. Comblant tous les manques qu'ils avaient éprouvés jusqu'à maintenant.

J'entrais à peine dans l'adolescence quand je l'ai rencontrée pour la première fois. Jamais je n'avais vu mon oncle aussi apaisé et serein pour l'avenir. Dès ce jour, j'ai souhaité connaître un amour comme le leur. Un amour que seule la mort pouvait séparer. Cette dernière se pointa malheureusement bien plus tôt que prévu. Elle annonça sa venue suite à un rendez-vous pour de simples douleurs au ventre. Une journée censée être comme les autres. Après des examens, le verdict fut sans appel : cancer. À croire qu'on va tous en crever... Des métastases avaient déjà atteint l'estomac. Malgré les opérations et les traitements, cette saloperie ne s'était pas décidée à partir. Karen ne se laissa pas faire pour autant, son corps se battit durant des mois, si bien que nous pensions même que la guérison était au bout. Cela se révéla finalement n'être qu'un dernier baroud d'honneur avant l'issue fatale. Le dernier mois de son existence, elle ne voulut plus recevoir de visite tant elle se sentait diminuée par cette foutue maladie.

En repensant à tout cela, un « Putain de merde » sorti de ma bouche sans que je ne m'en sois rendu réellement compte. Le diacre passa devant moi à ce moment-là pour aller introduire la cérémonie. Il sembla ne pas m'avoir entendu, ou alors il pensait la même chose. C'est lui qui, quelques années plus tôt, avait marié mon oncle et Karen. Ils s'étaient décidés, après presque dix années de vie commune à franchir cette étape. Le rêve de ma tante s'accomplissait enfin. Elle qui jusqu'alors n'avait connu que la négligence de la part d'hommes pour qui elle avait pourtant été prête à tout. Elle évoquait sa rencontre avec mon oncle comme une renaissance et aimait avouer à quel point elle ne pouvait plus se passer de lui. Le diacre s'était longuement entretenu avec eux dans ce qui s'apparentait à une préparation au mariage. Suite à ces entretiens, une amitié était née et ils avaient continué de correspondre. Durant la maladie de Karen, il s'était montré très compatissant et disponible pour apporter l'aide qu'il pouvait donner.

Je n'ai pas trop écouté ce qu'il a dit depuis l'autel. Cela devait sûrement être ce que l'on entend dans la plupart des enterrements, du genre « Nous sommes ici réunis pour honorer la mémoire de... » ou encore « Bien qu'elle soit partie, nous garderons en nous le souvenir... ». Je restais dans mes pensées et avais du mal à en décrocher. Jusqu'à ce qu'il annonça la venue de quelqu'un qui ne m'avait jamais laissé indifférent : mon oncle, Henri Casadio.

Dans un silence toujours aussi pesant, nous le regardâmes monter sur l'estrade. La douleur et l'émotion s'entremêlaient sur son visage sans pour autant

affecter sa prestance naturelle et imposante. Les regards étaient fixés sur lui. Sans que cela ne le perturbe, il sorti ses notes qu'il posa sur le pupitre. Il fixa pendant un instant le cercueil, comme s'il allait lui parler. Puis il regarda l'assemblée et commença à lire ce qu'il avait écrit.

« À ma bien aimée.

T'écrire cette lettre d'adieu est la chose la plus douloureuse que la vie m'ait demandée de faire jusqu'à présent. Cette dernière ne nous aura décidément pas épargnés, hein ma chérie ? Tout avait si bien commencé. Ce soir de fête nationale où toute la ville était rassemblée pour voir le feu d'artifice. Un jeune inconscient avait alors eu l'idée de voler ton sac à main. Il ne devait pas s'attendre à ce que tu cours aussi vite, ni à ce que je me trouve sur son chemin. Ce malheureux provoqua sans le vouloir ma rencontre avec la femme la plus formidable qui pouvait exister dans ce triste monde. Ce fut le début d'une merveilleuse histoire. Jamais nous n'aurions pensé que cela se finirait ainsi. Et pourtant tu t'en es allée, sans que l'on ne t'en laisse le choix. Ces derniers mois ont été si difficiles et pourtant tu as été si courageuse. Tu trouvais encore la force de poser ta main sur mon visage en me répétant que tout irait bien. J'aurais tellement aimé que tu aies raison. Me voilà désormais chargé d'un lourd fardeau. Celui de ton absence. Il ne me quittera plus jusqu'au jour où je rendrai mon dernier souffle. Si la mort me permettait de te retrouver alors je lui tendrais les bras dès à présent. Tu t'en doutais, alors tu m'as fait promettre de tenir bon. Mais ce n'est pas facile. Pas facile d'accepter cette injustice. D'affronter ton départ en me disant que plus jamais je ne t'entendrai. Tu es partie depuis si peu de temps et pourtant tu me manques déjà tellement...

Je ne saurai te dire à quel point je suis reconnaissant de tout cet amour que tu m'as donné. J'espère que de ton vivant j'ai pu te chérir autant que tu le méritais.

Je t'aime Karen. »

Il garda le silence quelques secondes et regagna sa place sans chercher le moindre regard de la famille ou du reste de l'assemblée. Les larmes se bousculaient mais je ne les laissai pas sortir. Etait-ce par fierté ? Je n'en sais rien. Je voyais surement cela comme un moyen de me prouver que j'étais quelqu'un de fort. Et je n'aime pas pleurer en public. Pourtant l'envie ne manquait pas. Ce

fut un moment vraiment éprouvant.

Karen ne faisait pas partie de ces membres de la famille que l'on voit seulement pour de grandes occasions. Elle n'avait rien à voir avec d'autres tantes ou oncles que j'apercevais le plus souvent une à deux fois par an maximum. Ces personnes dont finalement je ne connais rien et qui ne savent rien de moi non plus. Karen était de ceux qui n'oubliaient jamais les anniversaires et qui aimaient rassembler leurs proches pour profiter des instants en famille. Elle ne gardait aucune rancœur en elle et cherchait toujours à apaiser les conflits qu'il pouvait y avoir dans son entourage. Bien entendu la mort ne s'arrête pas à ces choses-là, elle frappe quand bon lui semble.

La cérémonie se poursuivit avec un message du diacre sur l'espérance et le fait que la mort n'était pas une fin en soi. Je connais bien ces discours qui sont plus que familiers pour moi mais j'y reviendrai plus tard. Il y eut un moment de chants assuré par ma grande sœur, Rachel. Elle était venue spécialement du Canada et tenait à rendre hommage à ma tante de cette façon. Certaines de mes larmes réussirent finalement à s'échapper. Je repensais au jour du mariage de Karen et de mon oncle. Il avait eu lieu dans cette même église et là encore, ma sœur avait chanté avec d'autres membres de la famille sur l'estrade. Dont moi. Cela n'avait pas été facile de me convaincre mais avec le recul je n'ai aucun regret, bien au contraire. Ce mariage a été l'un des plus beaux jours de ma vie.

Vers 11h30, la cérémonie se termina. Les personnes venues pour l'enterrement effectuèrent le traditionnel défilé devant le cercueil puis vinrent nous voir. La plupart s'arrêtaient davantage au niveau de mon oncle pour lui partager leurs condoléances et lui dire que s'il avait besoin, ils étaient bien entendu là. Cette fameuse formule toute faite. Combien le pensaient réellement ? Je me pose parfois trop de question sur la sincérité des gens. Je ne sais pas comment il faisait pour rester aussi fort dans l'émotion. La tristesse ressortait de son visage, nous savions tous à quel point ce moment était difficile pour lui et pourtant il faisait face. Comme s'il cherchait finalement à provoquer le destin en lui disant « Je suis toujours là ».

Depuis mon plus jeune âge, mon oncle me servait de modèle. C'est quelqu'un qui est parti de rien et qui a su encaisser les épreuves pour atteindre les sommets de la société. Il figure parmi ceux qui n'ont pas besoin de toute une liste de

diplômes pour réussir. Dès 16 ans il avait quitté l'école pour apprendre la mécanique sur le tas aux côtés d'un vieux garagiste qui le considérait comme son propre fils. Au bout de dix années, il lança sa propre affaire et se construisit une réputation solide dans le milieu automobile. Il investit par la suite dans une brasserie assez branchée, le River, proche d'un campus universitaire. J'avais cru comprendre qu'il y avait essuyé pas mal de plâtres mais désormais l'endroit était une référence parmi les étudiants. Son acharnement pour atteindre ses ambitions avait payé. Au point que ce jour-là, le préfet s'est déplacé en personne pour lui présenter ses condoléances, ainsi que le maire de la métropole. J'avais encore, à ce moment-là, du mal à comprendre comment mon oncle était parvenu à se forger un tel cercle de connaissances.

Une fois que tout le monde pu lui dire un mot, nous nous dirigeâmes vers l'extérieur de l'église pour regagner les voitures et accompagner le cortège vers la dernière demeure de Karen. Rachel monta avec ma mère et moi. Nous étions encore tous les trois sous l'émotion de ce qu'il se passait et la suite n'allait pas arranger les choses.

Comme pour essayer de réchauffer l'atmosphère, Rachel, qui était assise à ma droite, entama le dialogue avec la moitié d'un sourire. La famille avait beau être réunie, nous ne nous étions quasiment pas encore parlé de la journée.

— Comment ça va petit frère ?

— J'ai connu mieux.

Voyant que je n'étais pas décidé à m'étaler, ma mère, qui était à l'arrière, combla rapidement le silence qui suivit ma réponse.

— C'est bien que tu aies pu revenir Rachel.

— Ouais je suis content de te revoir, je ne t'ai même pas demandé si tu as fait bon voyage ? Ça n'a pas été trop galère d'organiser ton aller-retour express ?

Ma mère a toujours eu le chic pour réussir à me faire parler.

— Le vol s'est bien passé oui et nan ça va, l'église s'est montrée compréhensive, on s'est arrangé par rapport au planning.

— Ça se passe bien d'ailleurs ton boulot dans la big church ?

— Oui nickel, l'ambiance est bonne et y'a pas mal de projets en interne. On

bosse sur un CD pour l'année prochaine. Faudra que tu viennes voir ça !

— On verra si y'a moyen oui.

Rachel compris sûrement à ma réponse que l'idée ne m'emballait pas trop. Mais nous continuâmes de parler jusqu'au cimetière.

Seule une trentaine de personnes étaient présentes, dont une grande partie composée par notre famille. On fit descendre le cercueil dans le caveau, sous la chaleur qui était à la limite de devenir accablante. L'atmosphère de ce moment fut très particulière. Personne ne parlait, quelques sanglots discrets se faisaient entendre tout au plus. Quant à moi, je fixais le cercueil en imaginant Karen reposer dedans. Cela me glaça le sang. Une pensée me vint alors, comme une voix me murmurant à l'oreille : « Ne laisse pas tomber ton oncle ». J'ignore pourquoi je me suis dit cela à cet instant, mais je me fis aussitôt la promesse de ne pas l'oublier.

Une rose noire fut distribuée à l'ensemble des conviés. Tour à tour, nous allâmes devant le caveau pour dire au revoir à ma tante et laisser tomber la fleur jusqu'à son cercueil. Mon oncle se présenta le dernier, il resta de longues minutes avant de lâcher la sienne. Ce n'était pas évident de réaliser ce qu'il se passait. Ce jour semblait irréel. J'espérais me réveiller, et me dire qu'heureusement tout cela n'était en fait qu'un vieux rêve à la con. Pourtant, j'allais réaliser bien plus tard, qu'en ce jour de deuil, démarrait une renaissance pour moi.

L'enterrement se termina chez mon oncle. Le traiteur avait tout préparé, la chaleur de dehors nous encourageait à rester à l'intérieur. Ce moment fut comme une parenthèse qui permit à tout le monde de se détendre un peu, même si l'absence de Karen pesait dans l'atmosphère. Son visage était dans la plupart des pièces de la maison. La majorité des photos provenaient des nombreux voyages faits aux côtés de mon oncle. J'étais frappé par les regards qu'ils avaient l'un pour l'autre. Seul un véritable amour pouvait en être à l'origine. Cependant le portrait que je préférais était celui accroché sur un des murs du salon. Karen y figurait toute seule, en gros plan, allongée sur la plage en train de rire, le regard tournée vers sa droite. La photographie datait d'avant sa rencontre avec mon oncle. Elle avait été ragrandie pour qu'on puisse l'admirer de n'importe où dans la pièce. Encore en ce jour, elle ne me laissait pas indifférent et me plongeait